

In memoriam Régine Azria (1948-2016)

Dominique Iogna-Prat et Danièle Hervieu-Léger



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/28111>

DOI : 10.4000/assr.28111

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 9-12

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Dominique Iogna-Prat et Danièle Hervieu-Léger, « *In memoriam* Régine Azria (1948-2016) », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 176 | octobre-décembre 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/28111>

© Archives de sciences sociales des religions

In memoriam Régine Azria (1948-2016)*



Il est difficile, tant elle y demeure présente, d'évoquer la mémoire de Régine dans cette Revue, à laquelle elle était si attachée et qu'elle a servie avec tant de générosité. Il est difficile pour moi d'évoquer un compagnonnage amical et intellectuel qui a duré plus de 40 ans : nous étions, comme me l'écrivait Régine en m'adressant un exemplaire de ses *Lieux du judaïsme* qui venait de paraître, des « amies au long cours »... Notre complicité a commencé en 1974, au moment où j'intégrais moi-même le Groupe de Sociologie des Religions du CNRS, où Régine était entrée en 1972. Je me souviens de nos premiers échanges, dans le cagibi qui lui tenait lieu de bureau et qu'elle partageait avec Doris Bensimon,

* Ces deux textes reprennent les paroles prononcées par leurs auteurs à l'occasion des obsèques de Régine Azria. Cérémonie émouvante sous un ciel bleu au cimetière de Chérence dans le Val d'Oise, le 30 septembre 2016, en présence de la famille, des nombreux amis et compagnons de travail de Régine et du rabbin Yann Boissière, du Mouvement Juif Libéral de France (NDLR).

au 22 de la rue d'Athènes. Ils n'ont pas cessé, ces échanges, jusqu'à ce dernier mail, il y a à peine un mois, où elle commentait un texte que je venais d'écrire sur Jean Séguy et que je lui avais envoyé. Elle ouvrait son message par ces mots merveilleux, quand on sait l'épreuve qu'elle vivait par ailleurs : « Mon été a été un pur bonheur sur le plan familial puisque j'ai bénéficié de la présence constante des enfants et petites-filles. Ils ont renoncé à leurs vacances pour être à nos côtés. » Par vagues me reviennent les moments qui ont jalonné cette trajectoire partagée, au cours de laquelle les questionnements qui nous venaient de nos objets de recherche n'ont pas cessé de nous renvoyer l'une à l'autre. Je me souviens des sessions de la Société Internationale de Sociologie des Religions à travers l'Europe, de Budapest à Dublin, de Lausanne à Helsinki et Louvain, riches en discussions scientifiques et autant en fous rires, tant c'était l'occasion d'escapades pittoresques, facilitées par l'aisance linguistique déconcertante dont Régine faisait preuve partout où nous nous trouvions. Je me souviens des ateliers du programme international de recherche sur les identités religieuses en Europe, et des discussions passionnées avec notre collègue et amie britannique Grace Davie dans les années 1990. Je me souviens des comités de rédaction et du pilotage de la revue *Archives de Sciences Sociales des Religions*, où se nouèrent pour l'une et l'autre les liens si précieux et si amicaux avec Anne Luciani. Je me souviens encore, au début des années 2000, de ce séminaire sur la mémoire religieuse que nous avons conduit ensemble pendant deux ans à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, et qui fut un grand moment de bonheur intellectuel. Je pourrais poursuivre longuement ce rappel de tous ces moments, illuminés à la fois par la chaleur de l'amitié et la vivacité de l'échange. Il est impossible surtout d'évoquer toutes ces circonstances, dans lesquelles Régine, avec la rigueur et la modestie qui la caractérisaient, tissait patiemment les lignes de force d'une sociologie du judaïsme dont elle fut et restera une des figures les plus reconnues dans la communauté internationale des sociologues des religions. Au Groupe de Sociologie des Religions, au Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux, puis au Centre d'Études en Sciences Sociales du Religieux, elle a déployé avec subtilité et détermination, sur tous les terrains dont elle se saisissait, le projet qu'elle avait de déplier les différentes dimensions des identités juives, dans leur pluralité complexe et leur inscription historique mouvante.

Avec beaucoup, j'admirais l'exigence pédagogique qu'elle ne séparait pas de sa pratique de la recherche : Régine était aussi une enseignante dans l'âme, et elle l'était au premier chef dans sa manière même d'écrire la sociologie. En témoigne lumineusement le volume de la collection *Repères* sur le judaïsme (aux éditions de La Découverte) qu'elle écrivit justement à destination des étudiants. Ce souci de rendre la recherche accessible et interactive ne fut évidemment pas pour rien dans la manière dont elle s'investit, pendant plus de six ans, dans la réalisation du *Dictionnaire des Faits Religieux*, qui est son grand œuvre. Lorsque l'éditeur, les Presses universitaires de France, m'avait demandé, en 2003, de mettre en chantier le projet de ce *Dictionnaire*, j'avais dit à Régine que je ne me voyais pas me lancer sans elle dans cette entreprise. Je ne savais pas encore (ni elle non

plus à ce moment) que les fonctions institutionnelles que j'allais endosser comme présidente de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales me conduiraient à lui laisser l'essentiel de la charge. Sans l'énergie que Régine y plaça, ce *Dictionnaire* n'aurait jamais vu le jour. Elle l'a porté et inspiré de bout en bout, animant, avec une générosité et une efficacité incomparables, le séminaire qui en fut le laboratoire et qui fut, pour tous ceux qui y ont participé, une formidable expérience collective. C'est grâce à Régine toujours que cette communauté de travail continua de vivre, au-delà même de la parution du *Dictionnaire* en 2010 : quand il s'est agi de donner à celui-ci une suite numérique dynamique, ou bien encore d'en préparer les traductions attendues par nos collègues étrangers.

Il importe aujourd'hui bien sûr de rappeler les étapes exemplaires du parcours professionnel de Régine. Mais je sens combien cette évocation est insuffisante pour faire entendre ce qui, au-delà même des livres et des textes qu'elle nous laisse, était l'enjeu de son travail, et la clé de la passion qu'on sentait vibrer lorsqu'elle en parlait. Dans la rigueur même qu'elle appliquait à son approche sociologique du fait juif, quelque chose se tramait qui avait à voir avec le sens même de sa vie. Et c'est sans doute pour cela que, dans la réserve modeste qu'elle s'imposait toujours, Régine a imprimé sa marque dans les communautés savantes qu'elle a fréquentées.

Dans la longue traversée de notre « amitié au long cours », c'est à une expérience sans lien immédiat avec nos relations professionnelles que j'associe ma découverte de cette inspiration qui animait Régine. Cette expérience est celle du voyage en Israël que nous avons fait ensemble, avec nos deux familles, en 1989. Voyage mémorable pour nous tous et pour chacun, dont l'un des ressorts était la visite de ces lieux dits saints, dans l'une ou l'autre des deux traditions chrétienne et juive et souvent dans les deux. Ces visites étaient, à chaque fois, l'occasion de croiser ces récits aux fils desquels s'étaient constituées et inventées des mémoires religieuses distinctes, progressivement fixées dans et par les lieux. Dans cette expérience inspirée de Maurice Halbwachs, Régine nous contait admirablement les lieux du judaïsme. Elle nous dévoilait, en même temps, la manière dont le récit indéfiniment repris, loin de répliquer et de reproduire la tradition, la nourrit et la fertilise. Le cœur de ce qu'elle nous disait se trouvait là : penser la transmission comme l'émergence continue de la tradition, c'est repenser l'identité juive, et au-delà, toutes les identités religieuses, comme la dynamique ininterrompue d'une création collective, inscrite dans une histoire.

C'est là le fil sociologique qui traverse les travaux de Régine. C'est aussi, selon moi, la conviction personnelle puissante qui l'illuminait et que percevaient, je crois, tous ceux qui disent d'elle, aujourd'hui où nous la pleurons : « C'était une femme lumineuse. » Cette lumière n'a pas fini de nous éclairer.

Danièle Hervieu-Léger

Chère Régine, chère « grande timonière »,

C'est ainsi que je t'appelais dans nos correspondances et tu t'en amusais, sachant que la barre collective que tu tenais avec une fermeté bienveillante avait vocation au partage. C'était à l'époque du *Dictionnaire des faits religieux* évoqué par Danièle ; c'était hier encore dans nos discussions pour la seconde édition de l'entreprise en cours.

Tu étais une chercheuse habitée par la collectivité : la collectivité scientifique que tu as marquée à la fois dans tes recherches sur la sociologie du judaïsme, sur les faits religieux et sur les catégories d'appréhension globale du religieux ; mais aussi la collectivité citoyenne puisque tes travaux ont toujours supposé expertise et engagement dans la vie de la Cité. C'est ce croisement qui m'a plu comme il a plu, je crois, à tous les collègues et amis qui t'ont connue au Groupe de sociologie des religions, au Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux, puis au Centre d'Études en Sciences Sociales du Religieux, sans oublier ton long passage à la rédaction emblématique de notre milieu, les *Archives de sciences sociales des religions*.

Je t'ai connue tard et cette rencontre a bouleversé ma vie de chercheur comme ma vie tout court. C'était en 1998 à l'occasion d'une rencontre sur les « lieux juifs » (un thème qui devait faire ensuite l'objet d'un livre complet de ta part). Je sortais d'une enquête historique sur la judéophobie qui gagne le christianisme occidental des XI^e-XII^e siècles au moment où les polémistes latins découvrent le Talmud et basculent dans les stéréotypes de la « bestialité juive ». J'étais ébranlé par le poids des rémanences historiques, et j'ai rencontré une collègue, rapidement devenue une amie, capable d'affronter avec détermination et sérénité le choc de l'histoire sédimentée de deux communautés corsetées dans leurs certitudes hostiles. J'ai aimé ta capacité d'inventaire : peut-on parler d'art juif ?, d'interdit juif de l'image ?, comment être juif sans Temple ?, qu'est-ce que l'identité juive ?, judaïsme, retour au culte ou à la culture ?, Israël : État juif ou État des juifs ? Il suffit de rappeler quelques-uns de tes articles marquants (ou des thèmes abordés dans ton livre de synthèse, *Le judaïsme*, maintes fois réédité) pour évoquer ce qui a été la grandeur de ton engagement : un attachement profond au judaïsme, un lien fort à Israël, mais toujours dans l'examen critique.

C'est au titre de l'examen critique qui fait autant le vrai citoyen que l'authentique chercheur que tu as animé les chantiers collectifs autour des faits religieux. Avec ton attention bienveillante, ton empathie, ton sens dialogique de la confrontation efficace, tu nous as permis de faire communauté. Qui n'a pas assisté aux séances déjà historiques du *Dictionnaire dynamique des faits religieux* – je pense spécialement à la séance consacrée à l'entrée « exclusion » – ne peut savoir quel art du partage des points de vue représentait pour toi le nécessaire examen des altérités religieuses ou intellectuelles et le dépassement critique que suppose la montée en généralité scientifique.

Dans ta grandeur modeste et souriante, tu resteras pour nous (je reprends tes propres termes dans l'*In memoriam* consacré à une autre grande sociologue du judaïsme, Doris Bensimon) « une femme de conviction, juive et laïque, tenace et courageuse, fidèle à ses engagements... jusqu'au bout. Un *Mensch*, en somme ».

Dominique Iogna-Prat